

Fiction

Number 124, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

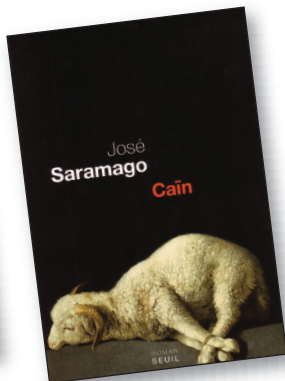
[Explore this journal](#)

Cite this review

(2011). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (124), 15–22.

commentaires fiction

premier roman, dernier Saramago



Lynda Dion

LA DÉVORANTE

Septentrion, Québec, 2011, 219 p. ; 21,95 \$

Voici la poignante confession d'une femme qui n'a « pas d'autres territoires d'autres lieux d'autres lits que la page noircie avec les mots de [sa] faim ». Cette quinquagénaire seule vient d'enterrer sa mère et voit sa fille quitter le nid ; elle reste en arrière donc, l'enveloppe charnelle et l'âme frustrées. Mais n'allez pas la croire dépressive : la narratrice a envie de sentir ce corps, qui lui correspond de moins en moins, de jouir encore, et son esprit d'apprendre, ne serait-ce que la langue espagnole pour flirter avec le bel étranger en voyage.

Elle se raconte donc par touches intimistes dans une parataxe sans ponctuation, laissant le lecteur suivre le cours de sa pensée. Organisé en courts

chapitres dont chacun aborde un thème précis, ce monologue évite ainsi les allures de logorrhée désarticulée.

La dévorante est un fort joli premier roman sans fausse pudeur et bien maîtrisé, d'une auteure qui a saisi l'essence précieuse de la création littéraire.

Suzanne Desjardins

José Saramago

CAÏN

Trad. du portugais par Geneviève Leibrich

Seuil, Paris, 2011, 170 p. ; 27,95 \$

Dernière œuvre du Prix Nobel portugais, *Caïn* nous amène sur un terrain nouveau pour ce grand sceptique qu'est José Saramago : celui de Dieu ! Vingt ans après *L'Évangile selon Jésus-Christ* – où ce n'est pas tant Dieu qui l'avait alors intéressé mais bien l'humanité de Jésus –, il se penche cette fois sur la figure tor-

turée de Caïn, converti ici en éternel errant, en juge impitoyable de son temps, en dénonciateur des injustices et des impostures, mais surtout, sous la plume sans merci de Saramago, en critique féroce de Dieu lui-même. Comme il y a vingt ans, certains crieront sans doute au scandale, ou vont peut-être cette fois se taire, l'homme n'étant plus là avec son ineffable sourire pour alimenter leur aigreur... S'il touche à une nouvelle thématique, il va sans dire qu'il la traite à sa façon : l'ironie, l'indignation, la douceur sont présentes ; et avec son style bien à lui : phrases sinueuses, dialogues entremêlés, changements fréquents d'interlocuteurs au moyen de majuscules soudain insérées dans le texte, philosophie et narration croisées, clin d'œil historiques et narratifs, style baroque parfois, mais sobre aussi, alliant envolées lyriques et froides observations, ce qui n'est pas toujours une mince affaire.

Comme toujours l'historien rencontre ici le romancier, et comme toujours c'est le romancier qui l'emporte. Le souci de l'exactitude, la cohérence dans l'élaboration de la trame narrative, Saramago ne prend pas cela à la légère, et il ne fait pas de doute qu'il connaît son histoire biblique. Mais justement pour cela, il s'amuse manifestement à parsemer son récit d'in vraisemblances, de coups de gueule, de règlements de compte avec les atrocités de l'histoire, voire avec le clergé de jadis et d'aujourd'hui. Mais c'est sans doute lorsqu'il s'en prend directement à Dieu que sa charge porte davantage : « Qui es-tu donc pour mettre à l'épreuve



LA CROIX DE LUCIFER

DANY DESJEAN

Le réveil millénaire de l'Hagarim

528 pages

NOUVEAUTÉ

Les frères humains d'Agartha

Assaut infernal sur la banquise

LA TRILOGIE SERA COMPLÈTE POUR LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2011

GUÉRIN littérature • 514 842-3481 • www.guerin-editeur.qc.ca

Seconde Guerre mondiale, Donald Alarie



ce que tu as créé toi-même ? » dira-t-il sans ménagement. Et dans la foulée de la triste histoire d'Abraham et d'Isaac, il assénera ses critiques les plus féroces : « Et quel seigneur est-ce là qui ordonne à un père de tuer son propre fils » ; « Et si ce seigneur avait un fils, ordonnerait-il aussi de le tuer », laissant ensuite le narrateur trancher, dans un humour doux-amer bien typique de Saramago : « L'avenir le dira ».

Le Saramago politique n'est par ailleurs jamais loin. Quelques citations en vrac : « Comme toujours les femmes sont les victimes par excellence. De toute façon, les innocents ont déjà l'habitude de payer pour les pécheurs » ; « L'histoire des hommes est l'histoire de leurs mésententes avec Dieu » ; « Qui châtiara le seigneur pour tous ces morts ».

Et pour finir, l'homme qui allait nous quitter peu après l'écriture de ce magnifique roman nous laisse avec cette phrase sibylline, ou visionnaire, c'est selon les goûts, sur la relativité du temps : « Personne ne peut être dans le futur, alors ne l'appelons pas futur, appelons-le un autre présent ».

Certains croient que sa traductrice espagnole – et au demeurant épouse –, Pilar Del Río, a quelques textes inédits dans un coffre de leur maison des Canaries, voire dans sa Grenade natale (ville qui se promet d'ailleurs de rendre hommage au grand ami de l'Andalousie qu'était Saramago). Ou alors est-ce sa fidèle et toujours excellente traductrice française Geneviève Leibrich qui a quelques bribes cachées qu'elle nous dévoilera un jour ? Cela reste à voir. Pour

ma part, j'en doute. Saramago sans Saramago, cela sonne faux. Et ce n'est pas son genre. M'est avis qu'il faudra s'y faire : c'est bien là le dernier roman de Saramago, et cette fois, la plate réalité ne fait guère de la belle fiction.

Louis Jolicœur

Roy Jacobsen LES BÛCHERONS

Trad. du norvégien par Alain Gnaedig
Gallimard, Paris, 2011, 192 p. ; 27, 95 \$

D'où vient cette fascination grandissante pour la Seconde Guerre mondiale ? On ne compte plus les romans sur le sujet écrits par des auteurs nés après le conflit. Pensons aux *Bienveillantes* de Jonathan Littell, à *L'offense* de Ricardo Menéndez Salmón et à ce petit livre du Norvégien Roy Jacobsen, *Les bûcherons*. Est-ce la quête d'un monde intense, tragique, où les profondeurs inconscientes du mal côtoient ce qu'il y a de plus élevé en l'humain ? Il y aurait un peu de cela dans l'œuvre de Jacobsen. Mais aussi le désir de retrouver l'homme, un homme, traversé malgré lui par une histoire devenue mythe. Un homme qui, le 7 décembre 1939, a tout bonnement décidé de ne pas quitter sa ville incendiée par ses compatriotes finlandais alors qu'approchaient les troupes soviétiques. Ainsi sera-t-il le témoin privilégié de ce que l'on nommera plus tard la bataille de Suomussalmi, qui fut par ailleurs gagnée par une poignée de Finlandais opposés à l'invasion de l'Armée rouge, et où périrent quelque 27 000 soldats russes, pris dans un étai

Un automne père-fils

Depuis les cendres : À la mort de son père, Hubert, enchaîné à sa mémoire et à ses certitudes, erre entre Marseille et Porquerolles, entre Arles et Avignon, hésitant entre le repli et le consentement. Un roman intimiste sur le thème du deuil.

L'Hiver à Cape Cod : Au milieu d'une année scolaire filant tout droit à la catastrophe, un père décide de prendre le large avec son fils de dix ans pour tenter de résoudre une situation intenable. Une expérience littéraire avant tout humaine.

RENDEZ-VOUS SUR WWW.HAMAC.QC.CA POUR ACCÉDER AU FEUILLETAGE EN LIGNE DE CES LIVRES.

172 PAGES, 18,95 \$, ISBN 978-2-89448-678-8
Depuis les cendres

214 PAGES, 19,95 \$, ISBN 978-2-89448-660-3
L'Hiver à Cape Cod

Canada Council for the Arts / Conseil des Arts du Canada

Tous les livres de la collection hamac sont disponibles en format numérique (pdf et epub)

sur une terre glacée et inhospitalière. L'intérêt de ce livre, outre le fait qu'il nous fait entrer avec beaucoup de réalisme dans la grande histoire, réside dans ce personnage que tout le monde prend pour un idiot. Comme l'idiot de Dostoïevski, il l'est sans doute moins qu'on ne le prétend. Mais lui-même, le sait-il ? Avec une sorte d'humilité, il arrive à survivre au froid (moins 40 degrés Celsius le jour), à la faim, aux violences, à l'absurdité. Il deviendra même le « chef » d'un groupe de bûcherons russes qui, comme lui, seront jugés inutiles à la guerre. Idiot, il l'est peut-être un peu lorsqu'il néglige de prendre position et veut croire en l'amitié. Mais certains seront aussi idiots que lui, voilà toute la beauté.

Judy Quinn

Donald Alarie

J'ATTENDS TON APPEL

XYZ, Montréal, 2011, 131 p. ; 18 \$

Après *David et les autres* (2008) et *Thomas est de retour* (2010), Donald Alarie nous revient, toujours publié chez XYZ, avec *J'attends ton appel*. Dans ce troisième titre de ce qui se lit désormais comme une suite romanesque, les lecteurs retrouveront plusieurs des personnages déjà rencontrés dans les deux précédents : David, son ami Antoine, sa fille Annie, son petit-fils Benoît et Thomas, le père de l'adolescent, dont les touchantes retrouvailles étaient au cœur du second roman. Cependant, la trame de ce nouvel opus tourne essentiellement autour de Yolande, la « visiteuse » entre-

Des nouvelles d'Andreï Makine

Tout *aficionado* d'Andreï Makine, cet auteur croulant sous les prix littéraires, dont le Goncourt et le Médicis 1995, attend son dernier roman avec impatience. Né en Sibérie en 1957, l'écrivain s'installe à Paris en 1987 et écrit depuis directement en français, prodige d'adaptation qui ne cesse de nous émerveiller.

Pourtant, *Le livre des brèves amours éternelles*, quinzième ouvrage de l'auteur, est loin de faire l'unanimité. Les huit nouvelles qui le composent ramènent le lecteur sous les régimes politiques plus ou moins totalitaires de la Russie, anciens et moins anciens, et abordent évidemment la thématique de l'amour, tel que le titre l'indique. Il faudrait d'ailleurs parler des amours, au pluriel, sous forme symbolique ou pas, sous l'angle des enfants ou des adultes. Des nouvelles dans lesquelles baigne cette tendresse caractéristique de Makine : « Un homme qui n'avait pas eu le temps d'aimer ».

Histoire soviétique et rencontres particulières sont typiques de l'univers de l'écrivain franco-russe qui les aborde souvent avec maestria. Qu'est-ce qui accroche alors ? Le ton, peut-être. Ni l'imaginaire ni la sensibilité de l'auteur ne font défaut ici ; ni sa puissante capacité évocatrice : « Je suis encore ébloui par la violence lumineuse du mistral, dans ces villes blanches de soleil, qui semblaient être dessinées sur des voiles de bateau ». Peut-on trop maîtriser son écriture et la structure d'une histoire jusqu'à les affadir ? Les rendre précieuses ? Jusqu'à en affaiblir le récit ?

Du début à la fin du livre, pourtant, la vie des héros de l'auteur nous intéresse, autant que ce qu'ils dénoncent : « [...] voir mes concitoyens sommeiller autour d'une bauge m'est particulièrement intolérable ». À lire donc, mais avec un bémol. Et pour qui veut découvrir le grand romancier qu'est Makine, peut-être commencer par une autre de ses œuvres.

Michèle Bernard

Andreï Makine

LE LIVRE DES BRÈVES AMOURS ÉTERNELLES

Seuil, Paris, 2011, 195 p. ; 27,95 \$



LES ÉDITIONS
GID

à découvrir

deux romans, un récit et des jardins racontés... des nouveautés à lire et relire

HELENE BUTEAU
LA FILLE DU JANNEUR

YVES RENAUD
LA FEMME AVANT ÈVE

Charles-Auguste Lincic
C'est notre histoire aussi

Jacqueline Bourcier
UN THÉÂTRE DE LA NATURE
Le fait et les jardins. Des romans et des poésies

Tél. : 418 877-3110 — editions@gidweb.com — leseditionsqid.com

premier roman

vue dans *Thomas est de retour*, et de Colette, un nouveau personnage qui fera son apparition dans la vie de David.

À l'aube de la soixantaine, David poursuit sa double vie : homme à tout faire très apprécié de sa clientèle dont il prend grand soin et écrivain discret. Mais voilà qu'il commence à refuser certaines tâches, se jugeant moins apte à bien les mener. Voilà aussi qu'il ressent davantage le poids des ans, non sans garder cette façon de voir un peu ironique qui le caractérise. « Quand je m'amusais dans la rue avec mes copains, je ne savais pas qu'un jour je serais si vieux... De toute façon, si on me l'avait fait remarquer, je ne l'aurais pas cru ! » À sa manière contemplative, il continue aussi d'observer la vie et les gens qui l'entourent. Les confidences amoureuses de son petit-


filis le surprennent par leur candide intimité. Les relations entre sa fille et le père de Benoît lui semblent un peu étranges. Son ami Antoine, qui va d'une femme à l'autre depuis toujours, l'étonne encore. « Antoine et moi, nous avons vieilli, mais avons-nous vraiment changé ? Je ne me souviens plus qui a écrit que vieillir est l'occasion de devenir vraiment qui nous sommes. »

La belle et sensuelle Yolande l'aidera-t-elle à devenir vraiment ce qu'il est ? Pourra-t-il se contenter de ses visites impromptues et épisodiques, sa petite valise à la main. « Une petite valise qui signifiait qu'elle était peut-être là pour quelques jours, mais pas plus. On ne peut pas mettre toute sa vie dans une si petite valise. » Ou alors la présence de Colette, chez qui il effectuera des travaux,

prendra-t-elle un autre sens ? Cette fois, David ne pourra plus se laisser porter par les événements...

Avec son écriture toute en pointillé, Donald Alarie nous propose une plongée étonnante au cœur des émois amoureux d'un homme à la croisée des chemins entre la maturité et la vieillesse qui s'annonce, entre un bonheur d'occasion et un attachement tranquille. Rarement dans notre littérature le désir et la sexualité des cinquantenaires et des sexagénaires ont-ils été abordés avec autant de simplicité et de finesse. Et puis, quel plaisir de retrouver la petite musique inimitable d'Alarie... On ne peut qu'attendre avec impatience de revoir David, Benoît, Thomas, Yolande, Antoine, Colette et Annie dans un prochain roman !

Linda Amyot



Le dormeur accompagné de son ombre blanche

La langue de Bernier extrêmement ciselée justifie une lecture lente, mais ô combien heureuse et féconde.

l'Hexagone
Une compagnie de Quebecor Media

editionshexagone.com



François Blais
LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

L'instant même, Québec, 2011, 172 p. ; 22,95 \$

Les romanciers pouvant passer du subjonctif imparfait au joul ou citer Schopenhauer et Hannah Montana dans la même page sont des oiseaux rares. François Blais est de ceux-là. Il pratique ce qu'il appelle le « métissage de tons », et il le fait avec intelligence et brio.

Contrairement à ce que suggère le titre, *La nuit des morts-vivants* n'a rien (ou presque rien) à voir avec les zombies.

Du moins, ceux de Romero, le réalisateur du film-culte dont Blais a repris le titre. Il est plutôt question, çà et là, des zombies de Lucio Fulci, cette icône du cinéma *gore* italien, mais à titre anecdotique. Les véritables morts-vivants dont il est question ici n'ont rien de surnaturel. Ce sont deux noctambules mi-trentenaires, résidents de Grand-Mère et narrateurs de ce truculent récit.

Ils se nomment Pavel et Molie. Ils font à tour de rôle la chronique de leur quotidien. Le premier est employé de nuit chez Maintenance des Chutes. Il nettoie les planchers de grands magasins. Célibataire sans réseau social, il a choisi de vivre de nuit même pendant les week-ends. Molie, pour sa part, pratique la faïnéantise à plein temps. Assistée sociale, elle passe ses journées encabanée, préférant sortir à la nuit tombée. Comme narratrice, elle imite Molly Bloom, l'héroïne d'*Ulysse*, et sa technique du monologue intérieur. Elle a les mêmes goûts et les mêmes opinions que Pavel, notamment en matière de films d'horreur. Bien

qu'ils soient visiblement faits l'un pour l'autre, ces deux déclassés suivent des voies parallèles : dans la même direction mais sans se croiser.

Le fil événementiel est mince dans *La nuit des morts-vivants*. Il ne s'y passe presque rien : le bâtiment d'un ancien disquaire a brûlé ; Pavel sirote deux pintes de bière en admirant Zoé la barmaid ; une polémique éclate pour déterminer si le Jägermeister goûte l'anis ou le clou de girofle ; un *get together* informel réunit d'anciens finissants de la polyvalente du Rocher. Voilà le type d'événements que rapporte ce livre. Le fil référentiel, en revanche, est beaucoup plus dense. De Goldorak à la console de jeu Sega, de George Eliot à Natsume Sseki, de la micro-brasserie Le Trou du Diable au restaurant Stratos, de Facebook à l'enlèvement de la petite Cédrika, François Blais a écrit un roman résolument rivé sur son époque, dont il a su dégager l'improbable poésie. La monotonie n'a jamais été aussi trépidante.

Patrick Bergeron ▶



NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2011

www.triptyque.qc.ca
 tél. : (514) 597-1666




MYLÈNE BENOIT
Les jours qui penchent
 roman, 165 p., 19 \$




DENISE LANDRY
Ma mère est une porte
 roman, 110 p., 18 \$




DIANE VINCENT
PWAZON
 polar, 285 p., 20 \$




MARC ORY
La concession
 roman, 196 p., 20 \$

Gilles Vidal

LES PORTES DE L'OMBRE

Coups de tête, Montréal, 2011,
266 p. ; 17,95 \$

Le commissaire français Marc Berchet enquête sur une troublante série de décès qui a tout du jeu de massacre : la petite ville côtière de Chanelet devient du jour au lendemain le théâtre peu recommandé de suicides, d'assassinats et d'exécutions. Véritable hécatombe où périt de façon spectaculaire la lie de la société, comme si une justice immanente jetait, écœurée pour de bon, sa cape funeste sur les âmes noires des plus pervers sévissant ici-bas. Une mystérieuse entité vengeresse qui ne fait pas dans les nuances ni dans les demi-teintes prend ainsi forme humaine et se donne pour mission d'exécuter ses tâches meurtrières avec une extrême violence. Quand le Bien s'évertue à faire le mal...



Gilles Vidal a tâté à peu près de tous les métiers dans le domaine du livre : il a été au fil des ans libraire, éditeur, auteur d'une trentaine de romans, réviseur linguistique. Le prolifique écrivain français vient de s'associer à un éditeur montréalais en faisant paraître chez Coups de tête une œuvre hybride où se côtoient fantastique mystique et roman policier procédural : un mélange des genres bien dosé qui agrafe les doigts du lecteur conquis

aux pages de ce roman ténébreux. *Les portes de l'ombre* confirme que l'on peut produire un thriller noir ambitieux sans faire de compromis sur la qualité du style et la sensibilité de l'écriture, un savoir-faire qui permet au roman d'atteindre une pénétrante profondeur.

Malgré son côté manichéen, *Les portes de l'ombre* demeure une œuvre captivante qui joue insolemment sur le terrain préféré de Patrick Senécal, celui de la mise en scène esthétisée de l'horreur, humour subtil et sentimentalité masculine assumée en prime. Bien qu'il faille forcer son esprit cartésien à adhérer à l'in vraisemblable et à concéder une prise au surnaturel sur notre monde connu (reconnaissons du coup que cette contorsion n'a guère empêché l'appréciation critique et le succès populaire de *Sur le seuil*, par exemple), la lecture de ce roman de Gilles Vidal s'enrichit de son érudition sur le sujet inquiétant du mal et s'offre comme une variation métaphysique, ésotérique, sur la traque classique du tueur en série.

Simon Roy

Les auteurs du Gref porteurs de la bonne parole — le français — ici et ailleurs!



Claude Tatilon
Librairie du Québec à Paris



Sylvie Rosiensi-Pellerin, Sylvie Dejay-Blakeley et
Françoise Mougeon, Salon du livre de Toronto



Léonard Rosmarin
Salon du livre de Paris



Éveline Caduc à Lomé (Togo)

ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO



Samia Khalifé
Salon du livre
de Beyrouth (Liban)



Daniel Soha
et Thomas Scott
Oakville (Ontario)



Célestine Mavoungou
et Jean-Baptiste Mubalutila Mbizi
Galerie Glendon, Toronto



Paul-François Sylvestre
Salon du Grand Sudbury



Pierre Léon
à France Bleue Alsace



ÉDITIONS DU GREF • gref@glendon.yorku.ca • <http://gref.avoslivres.ca>

De petits bijoux de parole...

L'œuvre de Martin Page mérite tellement, tellement plus qu'un commentaire. Elle mériterait des pages et des pages d'éloges et de remerciements. Des fleurs, des câlins, des clins d'œil. Des mots d'amour. Des tonnes de mots d'amour. Et du silence aussi, comme lorsque l'on s'incline devant la beauté fulgurante d'un coucher de soleil au mois de mai.

Depuis maintenant dix ans, Martin Page nous fait don de petits bijoux de parole et de pensée, d'humour et de folie. Ses livres – chacun d'entre eux –, qu'ils se destinent à un public adulte ou à un public enfantin, sont l'œuvre d'un esprit sans pareil, au sein duquel l'imagination se pose, se dresse même, tel un défi, un pied de nez magnifique à la bête, l'unique, l'écrasante réalité. Et les nouvelles qui composent *La mauvaise habitude d'être soi*, illustrées de très belle façon par Quentin Faucompré, ne font certes pas exception.

On y trouve des êtres à la fois d'une force inébranlable et d'une infinie fragilité. Il y a celui qui a élu domicile à l'intérieur de lui-même ; il y a cet autre qui, soudain, le temps d'une courte pause, choisit de n'être plus personne. Il y a également celui qui apprendra qu'il est le dernier survivant d'une rare espèce en voie de disparition. Puis celui qui s'évertuera à tenter de convaincre un lieutenant venu enquêter sur son meurtre que, de toute évidence, il ne peut pas avoir été assassiné puisqu'il est là, bien vivant, debout devant lui, et qu'il lui parle... Pris dans l'absurdité de leur condition, tous doivent se débattre avec et contre le réel contraignant (bureaucratie, monde du travail, identité, obsession de la célébrité). Aussi toutes les préoccupations les plus chères à l'auteur se déploient-elles ici de manière tout simplement splendide : lucidité à toute épreuve, compassion sans bornes pour les compagnons de délire et de déroute, triomphe de l'humour dans l'adversité.

Or, si l'humour de Martin Page est noir, l'ensemble n'en demeure pas moins lumineux, c'est-à-dire *éblouissant*. Oui, la puissance de l'œuvre est telle qu'elle oblige à plisser le front, à détourner le regard du mille et une fois déjà vu, afin de le porter vers la blancheur inouïe d'autres mondes : ceux de l'esprit sans repos, du cœur infatigable. Car c'est ainsi, le front plissé, le regard légèrement décalé du monde, que l'on acquiert sur celui-ci la connaissance la plus riche, la plus intime et la plus originale. C'est également ainsi que l'intelligence apprend à être inquiète, méfiante, à ce point éprise de liberté qu'elle n'arrive plus à prendre au sérieux quiconque ou quoi que ce soit prétendant l'être. Alors, enfin, ce qui se donne pour stable, acquis, officiel ou sérieux se révèle-t-il pour ce qu'il est vraiment : une construction mentale, un jeu social – bref, rien d'autre qu'un mirage de plus dans le désert de la connaissance.

C'est en acceptant d'éprouver cette intenable légèreté que nous pouvons espérer effleurer la profondeur et la véritable gravité de l'expérience humaine. Le savoir, l'instinct de cette gravité : c'est *cela*, la lucidité. Et c'est pour *cela* qu'il faut oser dire, ici, maintenant, à son porteur, son gardien : Martin Page, je vous aime. Martin Page, merci pour tout. Et surtout tenez bon.

Alexandre Lizotte



Martin Page et Quentin Faucompré
LA MAUVAISE HABITUDE D'ÊTRE SOI
L'Olivier, Paris, 2010, 147 p. ; 24,95 \$



l'art de la fuite !

Bruno Bayen

FUGUE ET RENDEZ-VOUS

Christian Bourgois, Paris, 2011,

165 p. ; 24,95 \$

Qu'est-ce qu'exister, sinon se heurter à des murs, des frontières, des obstacles – et mourir d'envie de les contourner, quand ce n'est pas carrément de les faire voler en éclats ? Oui, qu'est-ce qu'exister sinon apprendre « l'art de la fuite » ? Marcher, courir, traîner, faire un pas puis un autre, n'est-ce pas toujours, de toute façon, *fuir* ? Quitter un présent pour un autre, être en perpétuel transit entre ici et là, ou jadis et désormais ?

Fugue et rendez-vous, le dernier roman de Bruno Bayen, est littéralement hanté par toutes ces questions. Chronique de la fin d'une enfance, le récit du narrateur, subtilement, tout doucement mais avec une efficacité redoutable, nous aspire dans les « zones de silence » et les vastes plages d'errance et de désœuvrement propres à ce moment de la vie, quand on ne fait rien qu'être là, et difficilement... Quand on a la voix au bord de



la mue, le corps remué, troublé par un désir nouveau. Et qu'on n'a plus, soudain, son âge « mais un autre, indéchiffrable »...

C'est cette année du tournant que nous confie le narrateur. Et quel privilège nous avons : 1961, vue à travers son regard à lui, interrogée par sa voix à lui, entre justesse et vacillement. Privilège, disons-nous, et ce, pour la raison suivante : lorsqu'on se laisse glisser, tomber dans cette brèche entre enfance et adolescence, lorsqu'on accepte d'embrasser cette sorte d'état de suspens, on devient le meilleur témoin des choses. Car on interrompt sa propre construction identitaire pour prendre un peu de recul, on se met un

peu de côté et on observe le monde et sa réalité – ses états, ses limites, ses frontières – et, croulant sous le poids de ses observations, on s'éclipse. On prend congé d'une certaine sociabilité et, pour la première fois, on se rencontre. On s'épuise à coups de nuits blanches et on se fait des promesses murmurées à soi seul. Et, surtout, devenu presque invisible puisque tellement silencieux, on devient attentif à tout. Et on apprend à décrypter les codes, à déjouer les conventions, à pressentir également que, derrière tout espace, autour de tout lieu (y compris soi-même), se dresse une frontière. Ce sera l'attrait fumant, brûlant du lointain, de l'inconnu, comme l'impossibilité d'en stopper la fuite, d'en rattraper le mouvement ; ce sera, de même, l'épaisseur de son propre épiderme ou la si faible étendue de ses bras, même grands ouverts.

Le chapitre consacré à l'édification du mur de Berlin se termine d'ailleurs sur une réflexion infiniment riche qui nous hantera pendant des jours, des siècles : « Sans des frontières décourageantes nous ne saurons jamais qui nous sommes et ce que nous voulons ». Et ce sont des phrases comme celle-ci qu'on reçoit comme des coups de poing dans les côtes, qui font que, même à bout de souffle et à court de sens, on continue de lire, d'écrire – bref, de fuguer, encore et encore, du mieux qu'on le peut.

Alexandre Lizotte

Le Conseil des arts de Montréal en tournée
& le Festival International du Film sur l'Art (FIFA)
présentent

LES DÉCOUVERTES DU FILM SUR L'ART

SAISON 2011-2012

DU 21 SEPTEMBRE 2011
AU 15 FÉVRIER 2012



MAGRITTE LE JOUR ET LA NUIT

Projections de 4 films marquants du 28^e FIFA :

LA MUSIQUE, AVENIR DU VENEZUELA : EL SISTEMA

LE CINÉMA SELON DALÍ

LOISEL ET TRIPP, TRAITS COMPLICES

MAGRITTE LE JOUR ET LA NUIT

Discussions avec des artistes et spécialistes invités,
animées par Francine Moreau

8 lieux de diffusion culturels à Montréal

www.artfifa.com
www.artsmontrealtournee.org

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART



ENTRÉE LIBRE